

PONYO SUR LA FALAISE de Hayao Miyazaki



Le maître de l'animation japonaise inocule dans sa féerie maritime une description réaliste du quotidien japonais, à la Ozu.

Sosuke, 5 ans, vit en haut d'une falaise avec sa jeune, drôle et dynamique maman qui conduit comme une patate. Son père est marin et ne rentre pas le soir. La petite Ponyo, joli poisson rouge, commet un jour une grosse bêtise : elle se coince dans un pot de confiture. Sosuke lui sauve la vie, alors Ponyo tombe amoureuse de lui et se transforme en petite fille pour qu'ils soient tout pareils. Mais voilà : le père de Ponyo est un magicien qui vit sous l'eau et qui ne veut pas entendre parler de cette histoire d'amour avec un humain. Tout va aller de mal en pis. Encore un Miyazaki, est-on tenté de dire. Mais celui-là va encore un peu plus loin dans certains aspects du graphisme. Certes, le film semble moins ambitieux et fou, moins démiurgique que *Le Château dans le ciel* par exemple. Ce Miyazaki-là puise à la mytholo-

gie d'aujourd'hui, à notre contemporanéité, et l'on découvre que ce travailleur acharné, qu'on aurait juré perdu dans ses réflexions et ses délires intemporels, semble au fait de la vie quotidienne, des difficultés et joies d'une petite famille de notre époque. Rarement on aura vu dans son cinéma une mère de famille aussi réaliste (menant de front sa vie professionnelle et celle de mère et maîtresse de maison dont le mari est rarement là) que celle du jeune Sosuke. Et puis il y a des détails qui tuent, qui nous bouleversent : il est évident que Miyazaki a encore progressé. Voyez avec quelle précision, quelle acuité et quelle intelligence de trait, de vitesse il semble s'être penché sur les mouvements de Sosuke, justement. Voyez avec quelle tendresse et quelle attention il a su rendre compte des moindres gestes et attitudes d'un petit garçon, de sa façon de sau-

ter à pieds joints, de toujours donner l'air de courir même quand il marche.

Alors *Ponyo sur la falaise* n'est peut-être pas le chef-d'œuvre de Miyazaki, mais on y prend un grand plaisir (surtout quand Joe Hisaishi semble avoir décidé de nous faire pleurer avec ses violons et qu'il y parvient sans difficulté). Mais surtout on voit poindre, derrière le lyrisme et les trouvailles abasourdissantes de son créateur (la mer qui, sous le coup de la tempête, se transforme en milliards de poissons), un début de cinéma de chambre, qui s'intéresserait désormais, de plus en plus, aux petits gestes signifiants de nos vies quotidiennes, à la Ozu, et qui s'orienterait vers la description attentionnée de notre intimité. Mais attendons de voir la suite. **Jean-Baptiste Morain**

retrouvez toute l'actu cinéma sur

les inrocks
.com